

Un séjour à Lausanne

Autor(en): **Capitani, François de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **114 (2006)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-514213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

François de Capitani

UN SÉJOUR À LAUSANNE

«Tems le plus heureux de ma vie»

En 1785 paraît – prétendument à Berlin, mais à Berne sans doute – une petite brochure sous le titre de *Lebensbeschreibung Johannes Justingers, eines Bernrischen Patricii*¹. Dans la préface, l'éditeur allègue avoir acquis le manuscrit d'un étudiant allemand qui l'avait copié d'un original alors qu'il était précepteur dans une famille bernoise; manquant d'argent, il s'était vu obligé de le vendre.

Une satire de la vie politique sous LL.EE. de Berne

L'auteur de cette autobiographie fait une satire amère de la vie politique à Berne au XVIII^e siècle; il décrit les étapes typiques de la vie d'un jeune patricien, de sa naissance à son entrée au Grand Conseil. Doté d'une éducation rudimentaire, il s'ennuie ferme à Berne. Une vie de société superficielle et l'oisiveté à laquelle il est condamné lui sont intolérables. C'est qu'il devra attendre l'âge de vingt-neuf ans avant de pouvoir être élu au Grand Conseil dont les élections n'ont lieu que tous les dix ans environ. Né en avril 1707, il n'aura que vingt-huit ans lors des élections de 1735, une année de moins que l'âge minimum légal. Ne supportant plus cette vie étouffante, il obtient un poste de cadet dans un régiment suisse en France. Il s'y plaît, s'entend bien avec ses camarades, mais surtout, il tombe amoureux d'une jeune veuve; «je passois presque tout mon tems avec Elle»². Les parents ont vent de l'affaire et rappellent aussitôt leur fils à Berne où il retrouve l'existence maussade qu'il avait voulu fuir. Il devient mélancolique

¹ Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque municipale et universitaire de Berne.

² *Lebensbeschreibung Johannes Justingers, eines Bernrischen Patricii*, Berlin 1785, p. 35. Le nom de Justinger est bien connu à Berne; Konrad Justinger est l'auteur de la première chronique de la ville de Berne autour de 1420.

et les médecins ne voient qu'une possibilité de guérison : l'envoyer en Pays de Vaud, à Lausanne. Le séjour d'une année fait merveille, rétablit parfaitement le jeune malade qui passera ensuite deux ans à la Cour de Lorraine ; il en reviendra parfait homme du monde. Enfin, avant de rentrer à Berne, il fait un « tour à Paris, sans lequel je n'aurois jamais pu passer pour joli garçon dans ma patrie »³. Il n'y reste que quelques semaines, visite les endroits obligatoires pour tout touriste du XVIII^e siècle. Ses compatriotes ne lui sont pas d'une grande aide pour connaître Paris : « Mais hélas ! Ils n'avoient encore rien vu, n'avoient aucune connaissance honette, ils étoient entre les mains des filles, ou des Chirurgiens, ce qui en étoit une suite naturelle ».

Le reste de la satire est entièrement consacré au système politique bernois. A peine quelques lignes sur son mariage, sans doute peu heureux, et son élection au Grand Conseil. Le chapitre « Conduite & système de la plus part de ses membres » commence par un jugement très sévère : « Je m'aperçus que l'ambition étoit leur passion & l'oligarchie leur système »⁴. Enfin, un vieux sénateur (membre du Petit Conseil) lui explique les conséquences funestes de l'ambition qui avait fait le malheur des royaumes et des républiques de l'antiquité à nos jours. Berne était devenue la proie de ses magistrats ambitieux qui, enfermés dans un système d'intrigues et de corruption, n'arrivaient plus à faire valoir les anciennes vertus républicaines.

Le texte, d'abord rédigé en allemand, passe au français dès que le soit-disant auteur est en France, revient à l'allemand au retour à Berne puis se remet au français dès le séjour à Lausanne.

Cela n'a pas été écrit par un « méchant » révolutionnaire, un sujet mécontent ou un patricien frustré de ne pas avoir fait carrière, mais par un haut magistrat bernois, Georg Samuel von Werdt (1710-1792)⁵. Il est membre du Grand Conseil en 1745, bailli de Vevey en 1752, membre du Petit Conseil en 1769 et, enfin, Directeur des Sels en 1777. Il siège à la Société économique de Berne et à la vénérable Société Helvétique. Autour de 1760, il fréquente le salon de Julie Bondeli, le centre intellectuel de Berne⁶. Le généalogiste

3 Ibid. p. 83-84.

4 Ibid. p. 95.

5 Déjà Anton von Tillier indique Samuel von Werdt comme l'auteur de la satire : Anton von TILLIER, *Geschichte des eidgenössischen Freistaates Bern: von seinem Ursprunge bis zu seinem Untergange im Jahre 1798*, Bern, 1838-1840, vol. V, p. 438. Il tire cette information sans doute d'un manuscrit de Sigmund von Wagner (1759-1835) *Novae Deliciae Urbis Bernae*, écrit en 1835. Ce texte ne sera publié qu'au début du XX^e siècle : Sigmund von WAGNER, *Novae Deliciae Urbis Bernae oder das goldene Zeitalter Berns*. Neues Berner Taschenbuch, 1916. L'attribution de la satire à von Werdt : p. 280.

6 WAGNER, *Novae Deliciae*, p. 283.

Bernhard von Roth le caractérise comme « *liebhaber der schönen Künste und des schönen Geschlechts* »⁷. Il n'avait certainement pas destiné son pamphlet à un large public, mais uniquement à ses pairs. Cela s'insère dans une tradition bernoise de la critique des abus du système aristocratique. Albert de Haller et Sigismond-Louis de Lerber en sont les exemples les plus connus, mais non les seuls. Tant que la critique reste à l'intérieur du huis clos du patriciat, les auteurs n'ont pas à craindre une répression excessive. L'année de parution est significative; c'est dans les années 80 que commencent les débats sur l'avenir du système aristocratique et sur la nécessité d'une réforme.

Le texte de von Werdt a été interprété et abondamment cité comme texte autobiographique⁸. L'auteur connaissait parfaitement les milieux qu'il décrit, mais il s'agit avant tout d'une satire politique. Comme de Haller, il fait appel à la vertu républicaine, blâme les abus et pour cela se sert de clichés. C'est donc une vision caricaturale de la vie d'un jeune patricien bernois; les séjours à Lausanne et à Nancy, au début des années 30, doivent être lus dans un contexte politique de la critique de la société bernoise de la seconde moitié du siècle. La Lorraine est montrée sous les traits d'une cour vertueuse, menacée par les ambitions des grandes puissances; n'oublions pas que le partage de la Pologne en 1772 avait fait craindre que la Suisse ne subisse un tel sort. La vie à Lausanne autour de 1730 donne l'exemple d'une société heureuse, gaie et harmonieuse, à l'opposé de celle de Berne. Il n'est pas exclu que von Werdt présente sous les traits de la société lausannoise les idéaux du salon de Julie Bondeli et de ses proches⁹.

Une vision de la vie lausannoise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle

On y trouve également une critique de la vie lausannoise de la seconde moitié du siècle. La simplicité de 1730 y est menacée par le luxe et l'oisiveté. L'ouvrage était sans doute connu à Lausanne. William de Sévery en cite un passage comme « jugement d'une contemporaine », avec quelques lignes supplémentaires sur l'infériorité des Lausannois

7 Bernhard von ROTH, *Genealogien burgerlicher Geschlechter der Stadt Bern*. (Manuscrit, Bibliothèque de la bourgeoisie de Berne), vol. VI., p. 146, no 95.

8 William de SÉVERY, *La Vie de Société dans le Pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle. Salomon et Catherine de Charrière de Sévery*. 2 vol., Lausanne, Paris, 1911, vol I, p. 209-210.

9 WAGNER, *Novae Deliciae*, p. 262 ss.

face aux Lausannoises, malheureusement sans en indiquer la source¹⁰; ce qui laisse supposer que la brochure de von Werdt – ou des extraits – circulait en manuscrit avec des variantes et des adjonctions.

Les historiens vaudois et bernois ont largement utilisé ce texte pour l'étude de la vie de société du XVIII^e siècle à Berne et à Lausanne¹¹. Ils n'ont pourtant pas repris l'entier du récit ni l'épisode lausannois au complet. Les deux scènes galantes qui sont au centre de ce dernier ne sont jamais relevées. L'une décrit l'amour pour une femme de la haute société, ce qui permet à l'auteur de donner une caricature de la femme précieuse et hautaine de la noblesse vaudoise; l'autre aventure – avec une femme d'une « classe inférieure » – reprend le cliché de la vie légère dans les pays romands de LL EE. L'auteur s'insère dans un discours bernois de la seconde moitié du XVIII^e siècle sur les caractères différents des peuples allemands et romands de la République. Déjà dans l'*Encyclopédie d'Yverdon*, Vincent Bernard Tschärner avait décrit comment il voyait le caractère des habitants du Pays de Vaud¹²:

« Dans le Pays de Vaud le peuple est en général plus gai, plus poli, montrant une imagination plus vive, souple dans son caractère, travaillant avec plus d'ardeur que de constance; mais léger, peu prévoyant [...] ».

Ce texte a été repris par le *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, dont la première édition paraît en 1775¹³.

L'ouvrage doit être vu également sous l'angle d'une critique de la décadence de la noblesse vaudoise; dans son *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* paru en 1781, Jean Rodolphe Sinner de Ballaigues déplore vivement la disparition des anciennes vertus¹⁴.

La satire de Samuel von Werdt s'insère dans le débat politique bernois portant sur l'avenir de la République et du patriciat, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Si Jean Rodolphe Sinner de Ballaigues, les frères Tschärner ou le jeune Charles Victor de Bonstetten ont contribué à ce débat par de savantes analyses, Samuel von Werdt a choisi une forme amusante. Certainement, le texte qui suit donne des informations

10 SÉVERY, *La Vie de Société*, p. 232.

11 Après TILLIER (note 1), c'est Karl Geiser qui en a édité de longs passages: Karl GEISER, « Beiträge zur Bernischen Kulturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts », dans *Neujahrs-Blatt der Litterarischen Gesellschaft Bern auf das Jahr 1891*, Bern, 1891.

12 Tome V, p. 318-19.

13 Vol. I, p. 130.

14 2 tomes, Neuchâtel, 1781. p. ex. t 1, p. 178-179, t. 2, p. 158 sq., p. 176.

utiles sur la vie lausannoise de la première moitié du siècle, mais il faut les considérer avec circonspection. Avant tout, la description de la vie lausannoise donne l'image de ce que Lausanne devait être dans les rêves d'un Bernois très critique envers sa ville natale et la Constitution de celle-ci.

Nous reproduisons l'entier de l'épisode lausannois qui commence en allemand pour continuer, après deux pages, en français¹⁵; nous respectons l'orthographe et la ponctuation de l'auteur.

Un extrait de cette « autobiographie »

« Allein so wohl durch meine Application und Traurigkeit, als aber durch andere häusliche Verdrießlichkeiten, alterierte sich meine Gesundheit so sehr, dass die Medici um meiner Abmattung zu helfen, eine Luftänderung anriethen. Allein mein Herr Vater wollte mich nicht aus der Schweiz lassen, also war beschlossen, daß ich in das Pays de Vaud und zwar nach Lausanne mich verfügen sollte.

Reise nach Lausanne in das Païs de Vaud

Man hatte mir eine anständige Pension gefunden, ich verreisete und langte ganz schwermüthig an. Mein Zimmer hatte die Aussicht über den prächtigen Genfersee; der schöne Bezirk Landes, so unter der Stadt Lausanne biß an den See sich erstreckt, lag vor meinen Augen; mit Gärten, Reben, Wiesen und Landhäusern besetzt und angefüllt, welche durch ihre mannigfaltigen Abwechslungen den reizvollsten und anmuthigsten Prospect bilden. Die Luft schien mir heller und leichter, ich erblickte um mich nichts als Fröhlichkeit; auf den Gassen hörte ich nichts als lachen, singen und den Wohlklang der Instrumenten. Dieß that bey mir die beste Wirkung; es kam mir vor, als wenn eine schwere Last von meiner Brust gefallen wäre, ich schöpfte neue Hoffnung, dass ich noch fähig sey, an den Freuden dieses Lebens Theil zu nehmen.

Vortrefliche Aufnahme daselbst

In den ersten Tagen meines Aufenthalts daselbst war ich junger Mensch, ohne Tituln und bekannte Verdienste von den Vornehmsten, dem Burgermeister, dem Magistrat, den Edelleuten besucht, und mir von ihrer Seite die höflichsten Offerten und Protes-

¹⁵ *Lebensbeschreibung Johannes Justingers*, p. 52-63.

tationen der Freundschaft gethan. Von den Damen war ich alsobald in ihre Assemblies und sogenannten Journees eingeladen, so daß ich in der ersten Woche mit der ganzen Stadt Lausanne bekannt wurde. Diese Lebensart gefiel mir ungemein wohl, erheiterte mein Gemüth, zerstreute meine Traurigkeit, und stellte meine Gesundheit wieder völlig her. Damahls war Lausanne noch nicht in den Luxus verfallen, der sie wirklich beherrscht, ich kan mir kaum eine angenehmere Lebensart einbilden, und es lohnt sich wohl der Mühe, eine Beschreibung davon zu machen. Da wir aber wieder in einem Land sind, wo man Französisch spricht; so will ich mich auch wieder derselben Sprache bedienen.

Description de Lausanne & de la manière d'y vivre

Lausanne étoit alors, comme j'ai déjà dit, tout autre qu'il n'est à présent. Il n'y avoit ni luxe, ni Ton ; il y avoit peu d'étrangers, & alors les étrangers prenoient des leçons & faisoient des études sous quelques Professeurs, qui avoient de la réputation. La société étoit partagée par quartiers, ou plutôt par bourgs, comme la situation irrégulière de Lausanne semble l'exiger. Il y avoit la compagnie de la Ruë de Bourg, celle de la Palu, celle de la Cité &c. &c. Celle de la Ruë de Bourg passoit pour la meilleure & étoit en effet très bonne. C'étoit de l'ancienne noblesse, qui n'étoit pas riche, mais qui compensoit par la politesse & les sentiments ce qui leur manquoit du côté de la fortune. Il y avoit plus de vingt maisons, où je pouvois rester familièrement à souper & où j'étois regardé comme l'Enfant de la maison. J'en conserverai toujours un souvenir reconnoissant; voici qu'elle étoit leur façon de s'amuser. On donnoit des journées, quand on vouloit faire politesse à quelqu'un, ou qu'il arrivoient des étrangers; une Dame faisoit une liste & invitoit 30 ou 40 personnes de l'un & de l'autre sexe. L'assemblée commençoit à 3 heures après diner, on servoit le Caffé; ensuite les Dames d'un certain age, les Mères et les Grand-mères faisoient des parties de jeux. Les jeunes gens ne jouoient point, mais sous la présidence de quelque vieille Tante ou Cousine (car dans ce pays là les vieilles filles sont aimables, & ne sont ni ridicules ni prudes comme autre part,) on faisoit une sorte de jeux d'Esprit, qui étoient très propres à exercer l'imagination & à former le langage. A six heures les parties de jeux étoient finies, dans la belle saison on alloit se promener; dans la mauvaise l'on se rendoit dans quelque maison familière, où l'on faisoit une avant-veillée jusqu'à sept heures, qu'on alloit souper; après souper l'on veilloit tantôt dans une maison, tantôt dans une autre; là nouveaux jeux d'Esprit, les Dames qui avoient de la voix chantoient, des Messieurs les accompagnoient du Violon ou de la Flute; souvent on jouoit des proverbes, sorte de spectacle fort amusant; quelque personne d'Esprit formoit un plan & une suite de scenes, qui étoient exécutées sur le champ. Il y avoit quelques acteurs & actrices excellents, les autres se formèrent,

au bout de l'hyver tout le monde jouoit bien. Il y avoit deux troupes, qui se critiquoient & se chansonnoient sans aigreur, sans se facher ni se brouiller. On rassembloit par fois la bonne compagnie du Quartier, souvent l'on dansoit, autre fois l'on soupoit en piquenique; il y avoit aussi des parties de campagnes, quand la saison le permettoit. Jamais je n'ai passé mon tems plus agréablement, avec des plaisirs plus innocents, plus variés, & moins dispendieux. Cependant je ne perdis pas mon tems. Les matinées étoient employées; je prenois de leçons de Droit, de mathématique & de musique. Cette vie étoit si agréable, & le tems s'écouloit si rapidement, que j'oublois que j'avois un cœur & des sens, & ce heureux engourdissement auroit peut-être duré longtems, si l'on ne m'en avoit pas fait resouvenir.

Intrigue avec une Demoiselle du grand Ton

Voici mon accident: une Demoiselle fort bien faite sans être belle, très spirituelle, mais qui affichoit l'Esprit, qui avoit des grandes manières, beaucoup d'hauteur & de fierté apparente, qui entretenoit ordinairement les Princes étrangers, & les gens du plus haut parage, ayant joué quelques fois des roles tendres avec moi dans les proverbes & dans les comédies, me fit apercevoir, que je pourrois peut-être en jouer avec Elle hors du Theatre; en un mot; Elle me fit connoitre que j'avois trouvé grace devant ses yeux. Flatté & encouragé par cette distinction, j'osai hasarder une déclaration en tremblant, car elle m'en imposoit furieusement. Oh! la belle mercuriale, que j'en reçus, la belle morale, sur le danger de l'amour! Cependant je fus excusé & pardonné sur la prétenduë force de ma passion & parce que j'étois Bernois, & par conséquent un peu grossier, et je pouvois ignorer les égards que l'on devoit à une Demoiselle de condition de Lausanne. Je restai néanmoins en possession de lui parler de mon amour, & Elle ne me laissa pas sans espérance de retour. Je glissai un jour un Billet. Elle me remontra par un autre l'imprudence & les risques de l'écriture. J'eus ensuite un assés long commerce de lettres avec Elle; j'avançois toujours successivement dans la carte du tendre, & cette route quoique glorieuse m'eut peut-être paru longue & ennuyeuse, sans un autre accident, qui m'arriva dans l'interval & qui me fit prendre patience.

Accident avec une autre d'une Classe inférieure

J'avois dans mon voisinage une autre Demoiselle, qui passoit pour très coquette, mais elle étoit très gaye, son Esprit étoit original & rempli de failles. Elle vouloit bien m'attacher à son char, & comme elle étoit prévenue, que mon cœur étoit pris, elle prit une route plus courte. Elle m'attaqua par les sens, m'agaça & nous fumes arrangé avant que personne s'en douta. Voila comme l'homme est foible, lorsqu'il est le plus fort. J'étois alors dans la viguer de mon age & de ma santé & cela peut me servir d'excuse; & aussi

cette première Demoiselle pourquoi me lanternoit Elle si longtemps? Tout alloit bien au commencement; je pouissois les beaux sentiments auprès de la première Demoiselle, j'étois respectueux, comme elle l'avoit exigé & je n'allarmois point sa pudeur. Je passois les journées & soirées avec elle dans les amusemens, dont j'ai parlé, & j'avois en outre les honneurs de la préférence d'une Demoiselle réputée fière & de bon gout, ce qui flattoit ma vanité & même mon cœur. Dans les momens perdus je voyois l'autre Demoiselle, qui me recevoit toujours gayement & à bras ouverts. Mais comme il n'y a point de félicité durable, la première eut vent de mon intrigue avec l'autre. Ciel! quel terrible moment pour moi que cette explication.

Dénouement

Monsieur, j'ai à vous parler, venés demain à telle heure chez moi. J'y allai en tremblant, voici à peu près son discours. Monsieur, vous avés eu la hardiesse de vous adresser à une fille comme moi pour lui parler d'amour; moi, fille de condition, qui n'ai jamais voulu écouter personne, dont la réputation est sans tache, pure comme une glace; je ne sçais par quelle fatalité ou plutôt quel aveuglement je vous ai écouté, au lieu de vous renvoyer avec mépris. C'est uniquement par pitié & vous croyant véritablement épris, & la confiance dans vôtre sincérité, qui m'a engagé à vous témoigner de l'amitié. Mais qui eu jamais pu croire, que tous ces beaux semblants cachoient le dessein noir & perfide de me jouer & de me faire servir de couverture à une intrigue avec une Demoiselle, dont la réputation est aussi délabrée que les attraits; (Ce dernier delablement n'est pas dans l'exacte vérité, Elle étoit jolie & ragoutante); Je m'inscrivis en faux contre toutes ces imputations. Je lui dis, que mon hôte m'avoit fait aborder cette Demoiselle, qu'il connoissoit, que étoit nôtre voisine & sur nôtre passage, que comme elle étoit plaisante, je m'étois quelques fois arrêté un moment avec elle, quand elle étoit à sa porte; que comme on étoit mechant, on avoit empoisonné, ce qui étoit fort innocent, qu'Elle avoit vu les choses tragiquement & en noir; que quand on avoit le bonheur de l'aimer & d'avoir son amitié, toute autre sentiment ne pouvoit plus trouver place dans un cœur. Bref je trouvai moyen de la dissuader, sa vanité et son penchant m'y aidèrent. Je lui promis de ne la plus revoir, & je la vis moins & plus secrètement. Voyons à présent comme l'autre Demoiselle prit la chose, ce sera du comique après le tragique. Savez vous Monsieur, la nouvelle de Lausanne? Non, l'on dit que vous avez deux maîtresses, l'une pour l'Esprit & l'autre pour corps. Mademoiselle une telle pour l'Esprit, moi pour le Corps. Il faut que je me contente de mon Lot, on ne peut pas tout avoir; je lui laisse les beaux sentiments, les phrases élégantes, les grandes manières, cela m'ennuyeroit à mourir si j'étois à votre place; mais vous êtes complaisant & bon de vous être lié avec ce monde, c'est une de celles qui y donne le Ton, & il est agréable pour un étranger d'être sous une

telle protection. Ainsi je ne vous blame point, pourvu que vous me donniés toujours quelques moments; vous alléz à présent me quitter pour vous rendre chez elle, voila comme elle vous recevra! puis elle la copioit si parfaitement, son ton, ses gestes, ses discours avec les allentours de la maison, que je ne pouvois m'empêcher de crever de rire en l'embrassant. Tu es trop charmante! C'est ainsi que passa mon tems, pendant le séjours que je fis à Lausanne, tems le plus heureux de ma vie à l'abri des grandes passions, qui sont toujours suivies d'amertume & de tristesse, dans un cercle de plaisirs variés sans chagrin & sans inquiétudes, éxemt d'une oisiveté totale, puisque j'employois les matinées utilement; pourquoi ne peut on pas par tout jouir du même bonheur? Cela paroît possible, quoique cela n'arrive que rarement. Je veux me permettre quelques reflexions sur Lausanne.

Réflexions sur Lausanne

Dans ce tems là les femmes y étoient généralement très sages, un peu de coquetterie & désir de plaisir ne leur alloit pas mal, étant fort aimables, jolies & spirituelles, parlant & écrivant bien, ayant avec cela des talents pour la musique, & la poësie, en un mot: L'Education de Lausanne formoit d'aimables femmes. Il n'en étoit pas de même des hommes; ce qui suffisoit pour former des femmes aimables, ne suffisoit pas pour faire des hommes de mérite. Gatés dans l'Enfance par des parents trop faibles, des Etudes légères & superficielles, point d'application, ni d'occupation, ils entroient de trop bonne heure dans le monde, s'amusoient à en conter aux Dames avec fadeur, à copier les petits maîtres. Quelques uns donnoient dans le libertinage & le jeu & cherchoient à gagner l'argent des étrangers. Les Dames elles mêmes sentoient la nullité de leurs Cavaliers & s'en plaignoient. Il y avoit pourtant parmi les hommes plus agés quelques individus fort aimables & d'un grand mérite. C'étoient des gens que les voyages ou le service avoit formés & que les affaires avoient meuris. C'est ceux là que j'ai fréquenté, & ils eurent la bonté de m'admettre dans leur familiarité & dans leur amitié. Une année s'étoit déroulée dans cet agréable séjour, j'y aurois voulu passer ma vie, lorsque je reçû une lettre de mon Père, qui m'annonçoit, qu'il vouloit me rappeler, pour m'envoyer à une cour, où je pourrois me perfectionner dans les exercices, & puiser la politesse & le savoir vivre à la source ».

